

Marc-Antoine
Girard de SAINT-AMANT



LA ROME RIDICULE

CAPRICE

Marc-Antoine
Girard de SAINT-AMANT

LA ROME RIDICULE

CAPRICE

1643

I

Il vous sied bien, Monsieur le Tibre,
De faire ainsi tant de façon,
Vous dans qui le moindre poisson
À peine a le mouvement libre ;
Il vous sied bien de vous vanter
D'avoir de quoi le disputer
À tous les fleuves de la terre,
Vous qui, comblé de trois moulins,
N'oseriez défier en guerre
La rivière des Gobelins.

II

Vraiment, ce monstre qu'on habille
D'oreilles, de langues et d'yeux,
Cet oiseau qui vole en tous lieux
Et de tout à son gré babille,
Le Renom, qui se pâit de vent,
M'en avait donné bien souvent,
Chantant l'état de votre empire.
Je vous tenais plus grand cent fois,
Et croyais qu'en vous un navire
Ne fût qu'une coque de noix.

III

Je m'étais figuré le Gange
Plus gueux qu'un rat auprès de vous ;
Diamants m'étaient vos cailloux,
Et pur gravier d'or votre fange ;
Le sucre emplissait vos roseaux,
Le saumon brillait dans vos eaux
Avec des écailles de nacre,
L'ambre se trouvait dans vos bords,
Et tout ce qu'à Flore on consacre
Vous couronnait de ses trésors.

IV¹

Vous aviez deux cornes superbes²
Comme le mouton précieux³.
Dans un beau gîte spacieux
Vous fouliez les plus molles herbes ;
Votre long poil était ondé,
Vous me sembliez accoudé
Sur un vase de porcelaine,

¹ « Je t'envoie enfin, mon cher, le petit *Commentaire* que je t'ai promis sur la *Rome ridicule*. Si c'était quelque chose de fort curieux, tu ne te plaindrais peut-être pas de ce que je te l'ai tant fait attendre ; mais j'ai bien peur qu'après l'avoir lu, tu ne trouves qu'il ne valait pas même la peine d'être demandé. Reçois-le du moins, je te prie, comme un gage de mon amitié et comme un effet de la complaisance que j'ai pour tous tes désirs. »

— (On ne sait qui est l'auteur de ce *Commentaire* écrit vers l'année 1670 et qui se trouve dans les Manuscrits de Conrart, tome XIII, p.969-976. Il est restitué ici dans les notes de bas de page qui accompagnent le texte.) —

² *Vous aviez deux cornes superbes*. — Tout le monde sait que les fleuves sont représentés avec des cornes. M. Ménage en examine les raisons page 311 de ses *Observations sur Malherbe*.

³ *Comme le mouton précieux*. — Il entend le bélier à la toison d'or, sur lequel Phryxus se sauva dans la Colchide.

Et ce qui de son creux natal
Sortait pour arroser la plaine
Était pour le moins de cristal.

V

Rien que Nymphes jeunes et belles
N'en fendait l'agréable cours,
Sinon parfois quand les Amours
S'y venaient baigner avec elles ;
Votre gloire au ciel s'élevait,
Amphitrite vous recevait
Moins dans son sein que dans son âme ;
Bref, imbu de maint faux plaisir,
Votre onde était toute ma flamme
Et votre aspect tout mon désir.

VI

Cependant rien de plus sauvage
Ne se montra jamais à moi,
Jamais mortel n'eut plus d'effroi
Que m'en donna votre rivage.
En venant à vous aborder,
Je fus tout prêt de demander
Où vous étiez, voire à vous-même ;
Je crus qu'au lit, couché sans draps,
Vous languissiez malade et blême,
Et pris votre corps pour un bras.

VII

Mais maintenant, à votre honte,
Trop instruit de la vérité,
Je veux que la postérité
Sache les grâces que j'en conte :
Bain de crapauds, ruisseau bourbeux,
Torrent fait de pissat de bœufs,
Canal fluide en pourriture,
Dégobillis de quelque mont,
Pus d'un poulain de la nature,
C'est bien à vous d'avoir un pont !

VIII

À vous ! qu'avecque ma bedaine
À cloche-pied je sauterais ;
À vous ! qu'en un trait je boirais
Si je prenais la vie en haine ;
À vous ! qui sur notre élément
Représentez tant seulement
Un ver liquide en une pomme ;
À vous enfin qui ne sauriez
Barbouiller⁴ deux bordels à Rome,
Quand d'huile et d'encre vous seriez.

⁴ *Barbouiller, etc.* — C'est la coutume à Rome, quand on veut faire affront à quelqu'un, de jeter de l'encre contre les parois de sa maison. J'ai vu pratiquer cela sur le palais de D. Mario la nuit qui suivit la mort du pape Alexandre VII, son frère.

IX

Ha ! Dieu vous gard', la belle ville !
Vous voici doncques sur les rangs ;
Il vous faut chatouiller les flancs
D'une main adroite et civile ;
Comme le chef de l'univers,
Vous pouvez bien dedans ces vers
Espérer quelques coups de peigne ;
Vous en tâterez, je le veux ;
Mais aussi qu'aucun ne se plaigne
Si j'en arrache des cheveux.

X

Mole⁵ fait pour mettre la cendre
D'un fol prince et de son mignon⁶ ;
Prince qui, trop chaud du rognon,
Brûla des flammes d'Alexandre⁷ ;
Forteresse, autrefois tombeau,
Qu'avez-vous aujourd'hui de beau
Pour être si fameuse au monde ?
Ha ! n'en soyons plus ébahis :
C'est que votre figure est ronde,
Et qu'on l'estime en tout pays.

⁵ *Mole*. – C'est le château Saint-Ange, dont le donjon est une grosse tour ronde, qui reste du sépulcre d'Adrian, qu'on nomme en latin *Moles Adriani*.

⁶ *Son mignon*. – Il se nommait Antinoüs. Il y a encore dans le Belveder une fort belle statue qu'on croit qui le représente.

⁷ *Des flammes d'Alexandre*. – Quelques-uns croient que Saint-Amant a pris ici un nom pour un autre, et qu'il a cru que le mignon d'Adrian se nommait Alexandre. Pour moi, je croirais plutôt qu'il a voulu dire qu'Adrian aimait Antinoüs, comme Alexandre le Grand avait aimé Éphestion, ou, si vous voulez, Bagoas. Voy. ce que Coelius Rhodiginus dit de ce dernier au chapitre 9 de son 15ème livre.

XI

L'Allemand, à cause des tonnes
Qui logent la sainte liqueur,
La loge au milieu de son cœur,
Et non pour l'amour des couronnes ;
Le Français la chérit aux plats ;
L'Espagnol ne fut jamais las
De l'aimer à cause du globe,
Et l'Italien clos et coi,
Soit de courte ou de longue robe,
L'idolâtre, Dieu sait pourquoi.

XII

Colonnes⁸ en vain magnifiques,
Sots prodiges des anciens,
Pointus fastes Égyptiens⁹,
Tous griffonnés d'hiéroglyphiques ;
Amusoirs de fous curieux ;
Travaux qu'on tient victorieux
D'un si puissant nombre de lustres,
Faut-il que nous voyions partout
Trébucher tant d'hommes illustres,
Et que vous demeuriez debout ?

⁸ *Colonnes*. – Les deux colonnes de Trajan et d'Antonin, autour desquelles les victoires de ces princes sont représentées en bas-relief. Elles sont creuses par dedans, et il y a un degré pour monter sur la plate-forme.

⁹ *Pointus fastes Égyptiens*. – Ce sont les aiguilles ou obélisques que les empereurs faisaient autrefois apporter d'Égypte pour les mettre dans leurs cirques. Il y en a encore plusieurs dans Rome. Les trois principales sont dans la place del Popolo, dans la place de Saint-Pierre et devant l'église de Saint Jean-de-Latran ; celles de Sainte-Marie-Majeure et de la place de Navone sont aussi très belles.

XIII

Piètre et barbare Colisée¹⁰,
Exécrable reste des Goths,
Nid de lézards et d'escargots,
Digne d'une amère risée,
Pourquoi ne vous rase-t-on pas ?
Peut-on trouver quelques appas
En vos ruines criminelles ?
Et veut-on à l'éternité
Laisser des marques solennelles
D'horreur et d'inhumanité ?

XIV

Parbieu ! ce n'est plus raillerie,
Je m'estomaque tout à bon.
Mes doigts, conduisons le charbon
Avec un peu moins de furie ;
Il m'est permis de lanterner,
Il m'est permis de badiner
Jusqu'à faire péter de rire ;
Mais je serais pis que bouquin
De dégainer l'aigre satire
À la barbe du grand Pasquin¹¹.

¹⁰ *Colisée*. – C'est l'amphithéâtre de Vespasien, dans lequel près de 100000 personnes pouvaient demeurer assises et voir commodément les combats des gladiateurs et ceux des bêtes. On le nomme *Colisée*, comme qui dirait *colossée*, à cause du colosse de Néron, qui était auprès.

¹¹ *Pasquin*. – C'est une vieille statue dont il ne reste presque que le tronc ; mais l'on juge à la posture qu'il fallait que ce fût la statue d'un gladiateur. Elle est au coin du palais des Ursins, proche la place Navone, et l'on a coutume d'y attacher les pièces satiriques qui se font dans Rome. Il y a encore trois autres statues célèbres parmi le peuple : Marforio, sur le Capitole, où l'on l'a transportée de

devant l'église San Pietro in Carcere ; Marcolfa, dans la place de Saint-Marc, et l'Abbate Luigi, proche San Andrea della Valle.

XV

Ma Muse, rendons quelque hommage
À ce bon museau vermoulu ;
Hurlons sur l'air de lanturlu
Un hymne aux pieds de son image.
Hé ! comment ! elle n'en a point !
Le goinfre est réduit à tel point
Qu'il ne saurait danser ni courre,
Et que son bras, cru si puissant,
Ne peut ni jouer à la mourre
Ni faire la figue au passant.

XVI

Il est bien vrai qu'en récompense
Il ne manque point de caquet :
Il cause comme un perroquet,
Et dit sans peur tout ce qu'il pense ;
Aussi, quoiqu'il fût brave et fort,
On conte que depuis sa mort,
Habile en matière de baies,
Sa langue, qu'en poivre il confit,
A fait de plus cuisantes plaies
Que jamais son glaive ne fit.

XVII

Cher brocardeur, piquant monarque
Des muets qui savent parler,
Marbre à qui je dois immoler
Pour le voyage où je m'embarque,
Gentil Mome [*i.e. Momus*] pétrifié,
En toi je me suis confié
Dès le début de ces sornettes ;
Remets-moi dans leur beau chemin,
Et fais que pour des chansonnettes
On les revende en parchemin.

XVIII

Thermes¹², où lavait sa carcasse,
Riche de gratelle et de clous,
Ce vieux fat¹³ qui pour quatre choux
Laissa le trône et la cuirasse ;
Qui n'enragerait dans sa peau
De voir du fond jusqu'au coupeau
Vos voûtes entières et saines,
Tandis que peut-être en maints lieux
Celles des caves toutes pleines
Font le plongeon devant les yeux ?

¹² *Thermes*. – Ce sont les bains, ou, comme les appelle M. de Balzac, les étuves de Dioclétien : *therma Diocleliani*. Les chartreux y ont à présent leur couvent et leur église. Voy. M. de Balzac dans son *Socrate chrétien, discours quatrième*.

¹³ *Ce vieux fat*. – Dioclétien,

Celui qui préféra son jardin de Solone

À toutes les grandeurs de l'empire romain.

Je te donne à deviner où j'ai pris ces vers.

XIX

Panthéon¹⁴, jadis l'habitable
De tous les marmousets sacrés,
Où cent pauvres veaux massacrés
Étaient tous les jours en spectacle ;
Sous ombre que par un seul trou
Vous guignez ce dieu du Pérou,
Qui luit en ces carrières amples,
Et pour ce beau nom prétendu
D'un Polyphème entre les temples,
Faut-il tant faire l'entendu ?

XX

Motte qui tranchez de l'Olympe,
Et n'avez pas six pieds de haut ;
Butte où je crois voir à l'assaut
Encore le Gaulois qui grimpe ;
Capitole, où le faux Jupin
Se faisait baiser l'escarpin
Et dédier la fleur des proies¹⁵,
Vous ne devez, pour cent raisons,
Si vous fûtes chéri des oies,
Être loué que des oisons.

¹⁴ *Panthéon*. — On le nomme à présent la *Rotonda*, et l'on en a fait une église dédiée à la Vierge et à tous les saints. Il ne reçoit de lumière que par une grande ouverture qui est au milieu de la voûte.

¹⁵ *La fleur des proies*. — *Opima spolia*. On les portait au temple de Jupiter Férétrien, qui était bâti sur le Capitole. Toutes ces choses sont si connues que je ne daignerai m'y arrêter.

XXI

Mais encor, ô cité de nèfles,
Si faut-il chanter votre auteur,
Votre célèbre fondateur
Ajusté comme un roi de trèfles ;
Si faut-il, dis-je, mettre au jour,
En mots triés, quelque bon tour
De ce galant bouffi d'audace,
Qui, la dague hors de l'étui,
Jeta roide mort sur la place
Son cadet aussi vieux que lui.

XXII

Déjà plus fier qu'un pet en coque,
Ce cœur de chien, cet œil de chat,
Avait de boue et de crachat
Fagoté vos murs de bicoque ;
Déjà dans les proches hameaux
Ses gens, au son des chalumeaux,
Avaient été chercher des femmes,
Et déjà ces culs embrasés
Comme des visages infames
En avaient été refusés,

XXIII

Quand ce rusé tèteur de Louvre,
Afin d'en avoir à choisir,
Pour souler le paillard désir
Qui dans leur sein velu se couvre,
Se met à faire le dolent,
Feint que d'un accès violent
La migraine lui fend la tête,
Se plaint du ventre et du côté,
Et fait à certain jour de fête
Vouer des jeux pour sa santé.

XXIV

Enfin l'aurore safranée,
Qui pleure je ne sais quel fils,
Ayant de ce terme précis
Ouvert la fraîche matinée,
L'on voit fondre de toutes parts,
Où sont à présent vos remparts¹⁶,
Gens de tout sexe et de tout âge,
Et ceux qui voulaient s'abstenir
D'entrer en votre parentage
Sont si benêts que d'y venir.

¹⁶ *Où sont à présent vos remparts.* – Entre le mont Palatin et l'Aventin, où fut bâti depuis le grand Cirque, *Circus maximus*. Le lieu se nomme encore maintenant *Cerchi*.

XXV

Démon des passe-temps rustiques,
Plaisant lutin, diable ragot,
Apporte-moi ton larigot
Pour flûter ces contes antiques ;
Brouillasse en rime par mes mains
Les exercices des Romains
Au grotesque rapt des Sabines,
Et dis comme ces chauds teigneux
Torchèrent leurs ordes babines
Contre ces mufles dédaigneux.

XXVI

Ici, dans la palestre unie,
De bras, de jambes et de corps,
Les lutteurs font tous les efforts
Que peut suggérer la manie :
Tantôt on les entend souffler,
Tantôt d'ahan on voit s'enfler
Leurs muscles, leurs nerfs et leurs veines ;
Ils bavent, ils grincent les dents,
Et plus leurs secousses sont vaines,
Plus à la prise ils sont ardents.

XXVII

L'adresse à la vigueur mêlée
Les noue et pousse à se presser,
Mais leurs mains ne font que glisser
Sur leur peau qui luit d'être huilée :
Flanc contre flanc, sein contre sein,
Ils tentent dessein sur dessein
Pour culbuter la résistance ;
Leurs os sont contraints d'en frémir,
Et, malgré leur roide prestance,
L'oppression les fait gémir.

XXVIII

Jamais les arènes de Pise
N'en virent de plus obstinés ;
Ils font du moins cent pieds-de-nez
À tous ceux dont l'isthme se prise ;
Morlaix ni Quimper Corentin,
N'ont rien connu de si mutin
Dans le métier de croc-en-jambe,
Et, depuis qu'en l'azur des cieux
Le roi des falots trotte et flambe,
Nuls athlètes ne firent mieux.

XXIX

Leur sueur humecte le sable ;
Le peuple, béant à l'entour,
Fait ici la gueule de four,
Et là se contourne le râble ;
Il lutte comme eux en son cœur,
Il en souhaite l'un vainqueur,
Engagé dans la sympathie,
Et, quand l'un vient à succomber,
Selon qu'il est de la partie,
Il triomphe ou se sent tomber.

XXX

J'en vois d'autres qui s'entr'abordent,
L'œil bigle d'ire et plein de feu ;
Mais enfin, s'acharnant au jeu,
Ils s'égratignent et se mordent.
Là les uns à beaux coups de poing
S'écachent le nez et le groin,
Ou se pochent les luminaires ;
Et là les autres, écartés
De ces horions sanguinaires,
Sautent comme singes fouettés.

XXXI

Ici l'un fait rouler la boule
Et la suit à pas de ballet ;
Là l'autre jette le palet,
Que de loin on regarde en foule ;
Là les uns, pour quelque ruban,
Mettant bas roupille et caban,
Font une course entretailée ;
Là ceux-ci tirent au bâton,
Et dessous la verte feuillée
Ceux-là s'escriment du menton.

XXXII

Ici, pour instrument de danse,
L'on oit la cymbale tinter ;
Les ossets drus à cliqueter
En accompagnent la cadence ;
Un aveugle, expert vieilleur,
Joint sa symphonie à la leur
Sous l'orme droit comme une gaule ;
Il grimace en mille façons,
Il tord son minois sur l'épaule
Et fait peur aux petits garçons.

XXXIII

À ce beau son, vingt dodelues
Serrent la patte à vingt lourdauds
Qui mêlent cent gestes badauds
À cent postures dissolues :
L'un va sottement de travers ;
L'autre, étourdi, tombe à l'envers,
Quilles à mont sur la pelouse ;
Celle qu'il traîne en fait autant :
On lui voit jusqu'à la belouse,
Et l'on en rit en s'éclatant.

XXXIV

Proche de là, bien que l'histoire
N'en fasse point de mention,
Par songe ou par tradition
Je sais qu'il se tint une foire.
Oh ! que de nippes à porchers !
Que de fatras aux filles chers !
Que d'enfantines bagatelles !
Je n'aurai pas fini demain ;
Il ne s'en vit jamais de telles
À la foire de Saint-Germain.

XXXV

Là s'aperçoit une nourrice
Donner pour mets et pour jouet
À son magot tendre et flouet
Un joli dieu de pain d'épice ;
Là, maints sifflets aux tons aigus,
Bâtards de celui qui d'Argus
Ferma les paupières trompées,
Pénétrant oreille et cerveau,
Animent les grosses poupées
Qui là s'étaient au niveau.

XXXVI

Là d'un côté les ânes braient,
De l'autre grondent les cochons ;
Ici l'on oit sous les bouchons
Les cris des buveurs qui s'égaient.
Mainte mazette en hennissant
Répond au bouveau mugissant,
Après de l'ouaille qui bêle ;
Et de ces bruits il s'en fait un
Dans qui se confond pêle-mêle
L'écho plaisamment importun.

XXXVII

Là mille robustes Charites
Folâtrant sur l'émail d'un pré
Agréablement diapré
De jaunets et de marguerites ;
L'une en amasse un gros paquet,
Puis, assise, en forme un bouquet,
Dégoisant un vieil air champêtre ;
Et l'autre en son cœur prie aux cieux
Que, quand ses vaches iront paître,
Tel herbage s'offre à leurs yeux.

XXXVIII

Là-dessus arrive Romule,
Qui, se carrant en Jaquemart,
Le front borné d'un haut plumard,
Affourche une quinteuse mule.
Lors, à certain signal donné,
Des plus ribauds environné,
Chacun empoigne sa chacune ;
Ils font un diable de sabbat :
L'un pousse en courant sa fortune,
Et l'autre l'étreint et l'abat.

XXXIX

À celles-ci mes bons apôtres
Disent : À quoi verser des pleurs ?
Si vous avez cueilli nos fleurs,
Devons-nous pas cueillir les vôtres ?
À celles-là, sans caqueter,
Ils tâchent d'en faire goûter,
Malgré leur résistance feinte.
En ce beau jeu tout est confus :
Le plaisir gît en la contrainte,
Et l'accueil est dans le refus.

XL

En vain s'oppose là le frère
Au honnissement de la sœur :
En vain, par force ou par douceur,
Pour la fille intervient le père ;
En vain l'amoureux tout surpris,
De sa pitaude oyant les cris,
Se rend la trogne furibonde :
Tout secours y perd son latin ;
La brune, la rousse et la blonde
Passent par un même destin.

XLI

Les mères seules, forcenées
De voir embrocher leurs enfants,
Comme tigresses pour leurs faons,
Au choc se montrent obstinées :
Coups de pied, longs éclats de voix,
Ongles et dents tout à la fois,
Sont employés à leur défense ;
Mais la colère n'y fait rien ;
Il faut céder, puisque l'offense
En tel cas se prend pour un bien.

XLII

Les Sabins, voyant sans lunettes
Qu'il y faisait mauvais pour eux,
S'estimèrent assez heureux
D'en être sortis grègues nettes ;
Ils furent fins de s'esquiver,
Il aurait pu leur arriver
Quelque accident en ce grabuge :
On perce tout dans la roideur,
En la faim de tous mets on gruge,
Et toute eau se trinque en l'ardeur.

XLIII

Nombre de vaisselle de terre
Qui dans la foire se trouva
Parmi ce désordre éprouva
Quels sont les malheurs de la guerre :
Au lieu d'armes on s'en servit,
Si bien qu'enfin elle se vit
Réduite à l'extrême disgrâce,
Et de ses morceaux entassés
Est provenu le mont Testace¹⁷,
Id est le mont des Pots-Cassés.

XLIV

Villace qui dans chaque rue
Avez des niches à hiboux,
Il se voit des choses en vous
Dont l'origine est bien bourrue :
Témoin cette île au bord mangé,
Que l'ire du peuple outragé
Fit naître dans votre rivière
Du blé de ce rogue Tarquin,
Qui méritait qu'une étrivière
Passementât son maroquin.

¹⁷ *Mont Testace.* – *Mons Testaceus*, ou *Doliolum*, entre le mont Aventin et le Tibre, proche la porte Saint-Paul. Les potiers de terre, qui se tenaient autrefois en ce quartier-là, le formèrent peu à peu des débris de leur vaisselle, qu'il leur était défendu de jeter dans la rivière ; et il est encore à présent fort élevé.

XLV

Quelques ordures échouées,
Qu'il n'est pas séant de nommer
Aidèrent bien à la former
Dessus ces ondes tant louées ;
On la prendrait pour un bateau¹⁸,
Où s'embarquerait un château
Sous les magiques lois d'Urgande,
Qui, pour visiter Amadis,
Voudrait vers Albion la grande
Voguer ainsi qu'au temps jadis.

XLVI

Quelle pyramide funeste¹⁹,

¹⁸ *On la prendrait pour un bateau.* – On donne à cette île la figure d'un vaisseau, en mémoire de celui qui avait apporté Esculape d'Épidaure à Rome. Ovide en raconte l'histoire au dernier livre de ses *Métamorphoses*.

¹⁹ *Quelle pyramide funeste.* – C'est une grande pyramide de marbre blanc qui est engagée dans les murailles de la ville, entre la porte Saint-Paul et la rivière. On l'y engagea apparemment du temps d'Aurélien, lorsqu'on agrandit le tour des murailles ; de sorte qu'à présent il y en a la moitié dans la ville et la moitié dehors ; et c'est là-dessus que sont fondés ces vers de Saint- Amant :

*Quel sépulcre en ce mur douteux
Contrefait là-bas le honteux ? Etc.*

Du côté de la ville on y lit cette inscription :

C. CESTIUS. L. F. POB. EPULO. TR. FR. PL.
VII. VIR EPULONUM.

Et de l'autre côté on lit aussi la même inscription, avec cette autre un peu au-dessous, et en plus petites lettres :

OPUS ABSOLUTUM. EX. TESTAMENTO. DIEBUS. CCCXXX.
ARBITRATU.

PONTI. P. F. CLA. MELÆ. HEREDIS. ET. POTHI. L.

Ce qui ne laisse aucun lieu de douter que ce ne soit le tombeau de Cestius, quoique le peuple l'appelle ordinairement le tombeau de Remus.

Quel sépulcre, en ce mur douteux,
Contrefait là-bas le honteux ?
Ha ! c'est celui du pauvre Ceste.
Qu'il se déclare aux regardants :
Est-il dehors, est-il dedans,
Ce goulu²⁰ digne de l'histoire,
Et veut-il, en matois accord,
Pipant les yeux, jouer sans boire
Des gobelets après sa mort ?

²⁰ *Ce goulu*. – Il paraît par l'inscription que Cestius était l'un de ceux qui avaient la charge des banquets sacrés. Saint-Amant tourne cela en burlesque, et c'est là-dessus qu'il demande si Cestius, ne pouvant plus jouer des gobelets de la manière qu'il en jouait durant sa vie, veut du moins en jouer après sa mort en pipant les yeux. Est-il dehors ? est-il dedans ?

XLVII

Son monument devait s'élire
Sur ce mont noble et reculé²¹
Où de vin rouge congelé
Brille un tombeau cru de Porphyre ;
Ce coq des buveurs²² invaincus
Devait aussi bien que Bacchus
Tirer ses guêtres d'une ville
Où, par tant de secrets conduits
Cent ruisseaux, l'objet de ma bile,
En traîtres s'étaient introduits.

XLVIII

De ces ruisseaux mille fontaines
Règnent encore dans ce lieu,
Leur seul aspect à ce bon Dieu
Donnerait les fièvres quartaines.
Vous les voyez d'un saut bruyant,
Se poursuivant et se fuyant,
Sortir de quelque laide trogne,
Ou de quelque horrible museau,
Qui se boursouffle ou se renfrogne

²¹ *Ce mont noble et reculé.* – C'est le mont Viminal, dont il n'y a qu'une partie qui soit renfermée dans la ville, le reste s'étendant fort loin au dehors ; et c'est pour cela qu'il l'appelle reculé. Il le nomme noble à cause des vignes qui y sont plantées, et à cause du temple de Bacchus qui y est bâti. Ce temple de Bacchus est un vieux bâtiment environ à demi-lieue de la Porte-Pio, tout proche de l'église de Sainte-Agnès, dans lequel on conserve un parfaitement beau vase de porphyre, qu'on appelle communément le tombeau de Bacchus, et que Saint-Amant prétend être de vin rouge congelé. Les savants ne sont pas d'accord sur ce vieux bâtiment et sur ce beau vase ; mais il suffit, pour entendre notre poète, de savoir ce qu'on en dit communément.

²² *Ce coq des buveurs.* – *Septemvir epulonium.*

Sous le caprice du ciseau.

XLIX

Là des animaux les vomissent,
Ici les cornes des Tritons,
Ici, nichés par les cantons,
D'autres les pleurent ou les pissent ;
Là, d'un gosier audacieux,
Les dragons les crachent aux cieux
Avec une roideur extrême ;
Mais, aussitôt se reprenant,
Cette eau retombe sur soi-même
Et fume presque en bruinant.

L

Quand je contemple ces mystères,
Je m'imagine en leur dessein
Que, l'air de Rome étant malsain,
On lui donne aussi des clystères ;
Ou, voyant Iris au travers
Piaffer d'un lustre divers,
Composé de rayons humides,
Je crois que l'arc vert, rouge et bleu,
Décoche des flèches liquides
Pour blesser l'élément du feu.

LI

Mais drapons un peu les statues
Qui parent ce large bassin,
Il semble à voir que le farcin
Les ait de gales revêtues ;
N'en déplaise aux restaurateurs,
Leurs bras nouveaux, leurs pieds menteurs,
Méritent bien un coup de berne ;
Ils l'auront, et sans nul répit,
En dût la sculpture moderne
Crever de honte et de dépit.

LII

Je sais bien ce que pour sa gloire
Ses partisans m'allègueront ;
Je sais bien qu'ils se targueront
D'une infame et nouvelle histoire²³ :
Ils voudront ramener au jour
De l'espagnol outré d'amour
La bizarre et lubrique flamme,
Qui par de violents efforts
N'en brûla seulement pas l'âme,
Mais en fit consumer le corps.

²³ *D'une infame et nouvelle histoire.* — La voici en deux mots. Au pied du tombeau de Paul IIIème Farnese, qui est dans le fond de l'église de Saint-Pierre, il y a deux fort belles statues de marbre, dont l'une, qui représente une jeune femme, a été faite, à ce qu'on dit, sur la maîtresse du pape. On l'avait faite toute nue ; et un certain Espagnol, s'étant un jour trop attaché à la contempler, en devint si amoureux, qu'il se cacha dans l'église ; et, quand tout le monde en fut sorti, il se mit en devoir de satisfaire sa passion. Il fut surpris en cette posture, et il fut condamné au feu. L'on a fait depuis une écharpe de bronze à cette statue qui lui couvre le milieu du corps, mais qui laisse encore tout le reste à découvert.

LIII

Toutefois, pour une figure,
Elle ne s'en sauvera pas,
Encore que par ses appas
L'art ait suborné la nature ;
Et puis, avec sa nudité,
Ce marbre était trop affété
Pour le remettre en évidence ;
Il faut aux regards trop fatal ;
C'est pourquoi l'honnête prudence
L'a fait enfroquer de métal.

LIV

Employons donc la castelogne,
Sans épargner latin ni grec,
Et, les ayant bernés du bec,
Mettons les griffes en besogne ;
Qu'ils s'apprêtent à gambader,
Ces miracles du Belveder²⁴,
Qui font les dieux entre les marbres ;
Et que ces malotrus badins,
Qui font les hommes sous ces arbres,
Passent comme eux pour baladins.

²⁴ *Ces miracles du Belveder.* – Le Belveder est un petit palais très-agréable joint au Vatican par une longue galerie. On y conserve dans une petite cour, partie dans des niches, partie sous des arbres, dix ou douze des plus belles statues qui nous restent de l'antiquité ; comme sont : le Laocoon, avec ses deux enfants dévorés par les serpents ; l'Apollon, l'Antinoüs, la Vénus, la Cléopâtre, le Nil, le Tibre, etc.

LV

Que si leur pesanteur les garde
Du saut en l'air à cette fois,
Me dussé-je rompre les doigts,
Si faut-il que je les nasarde.
Vieux simulacres effacés,
Pauvres hères rapetassés,
Oh ! que votre morgue est flétrie !
Et qu'à bon droit on peut encor
Taxer Rome d'idolâtrie,
De vous priser au poids de l'or !

LVI

Je hue aussi tous vos semblables,
Bien que principaux ornements
De ces monstrueux bâtiments,
Dont on raconte tant de fables ;
Je fouette sans compassion
Ces coursiers d'émulation²⁵,
Où l'œil expert trouve à redire ;
Le hagard Taureau²⁶ me déplaît,

²⁵ *Ces coursiers d'émulation.* – Coursiers, c'est-à-dire chevaux. Ce sont deux chevaux de marbre, plus grands que le naturel, qu'on a trouvés dans les Thermes de Constantin, et qu'on a transportés devant la principale entrée du palais du Pape, sur le mont Quirinal, qui s'appelle maintenant, à cause de cela, Monte-Cavallo. On lit sous les pieds de l'un *Opus Phidixæ*, et sous les pieds de l'autre *Opus Praxitelis* ; et l'opinion commune est que ces deux sculpteurs les firent à l'envi l'un de l'autre pour représenter Alexandre domptant Bucéphale. Mais les savants n'en demeurent pas d'accord.

²⁶ *Le hagard Taureau.* – On le nomme le *Taureau de Farnese*, parce qu'il est à présent dans le palais de Farnese, où l'on l'a transporté des Thermes de Caracalla. C'est une des merveilles du monde. On y voit sept ou huit figures, aussi grandes pour le moins que le naturel, faites toutes, avec la base qui les

Et je tiens quiconque l'admire
Plus grosse bête qu'il ne l'est.

soutient, d'une même pièce de marbre : Dircé, que Zéthus et Amphion, animés par la présence de leur mère Antiope, attachent par les cheveux à la queue d'un taureau, etc. Pline en parle au ch. 5 du liv. 36 : « *Zethus et Amphion, et Dircé, et Taurus, vinculumque ex eodem lapide, a Rhodoadvecta ; opera Apollonii et Taurisei.* »

LVII

Vestiges d'orgueilleux trophées,
Sous qui les sanglantes fureurs
De tant de cruels empereurs
Ne sont pas encor étouffées ;
Murs démolis, arcs triomphaux,
Théâtres, cirques, échafauds,
Monuments de pompes funestes,
Ma Muse à la fin du souper
Fait un ragout de tous vos restes,
Qu'elle baille au Temps à friper.

LVIII

C'est trop parler de choses mortes ;
Clion, prends des objets vivants,
Et fais voir aux âges suivants
Quelle est la verve où tu t'emportes,
Ce Cours²⁷ vaut bien le chapitrer ;
Tu ne pouvais mieux rencontrer
Dans ton humeur de pesterie,
Ni faire de plus digne choix
Pour dresser une batterie
De sarbacanes et de pois.

²⁷ *Ce Cours.* – *Il Corso.* C'est une longue et belle rue qui s'étend depuis la place del Popolo jusques au palais Saint-Marc. L'on y fait les courses du Carnaval, et l'on y va l'été au cours.

LIX

Que vois-je là dans ce carrosse ?
Quoi, moine, vous venez ici ?
Et quoi, vous saluez aussi
Ces chiennes²⁸ qu'il faut que je rosse ?
Ha ! c'est trop, vous en abusez,
Nous sommes tout scandalisés
De vos œillades libertines.
Retirez-vous, Pères en Dieu ;
Ni les vêpres ni les matines
Ne se chantent point en ce lieu.

LX

Oh ! que ces guenuches coiffées,
Avec leur poil fauve par art,
Leur taille de vache et leur fard,
Sont à mes yeux d'étranges fées !
Qu'après ce plat de Jacobins
Le sot garbe de ces Zerbins²⁹
À ma rate donnent de joie !
Et qu'ils se font bien remarquer
Ces faux galants en bas de soie
Dessus des selles à piquer !

²⁸ *Ces chiennes*. – À la plupart des fenêtres qui regardent sur la rue du Cours, il y a des courtisanes que l'on salue en passant.

²⁹ *Zerbins*. – Ceux que nous appelons des mignons, des muguets ; les Italiens les nomment *serbini*.

LXI

D'un : Serviteur ! – Et moi le vôtre !
Qu'ils se dardent en grimaçant,
Ils semblent vouloir en passant
Jeter leur tête l'un à l'autre ;
Le bord flottant et rabattu
Du feutre mince et sans vertu
Qui couvre leur vaine cervelle,
Pour être ainsi qu'eux lâche et mol,
Ondoie au trot et bat de l'aile
Comme un choucas qui prend son vol.

LXII

Ferme, cocher³⁰, de peur du crime
Qui provient d'incivilité !
Nous devons toute humilité
À la pourpre éminentissime.
Ô quel régiment d'estafiers !
Que ces chevaux sont gais et fiers
D'avoir des houppes cramoisies !
Rome étincelle sous leurs pas,
Et devant eux les jalousies
Font éclater tous leurs appas.

³⁰ *Ferme, cocher.* – *Ferma, cochiere*, c'est-à-dire : Arrête, cocher. Lorsqu'on rencontre quelque cardinal *con gli fiocchi*, c'est-à-dire, comme Saint-Amant l'a traduit, avec des houppes à ses chevaux, ce qui est la marque de sa dignité, on lui doit cet honneur de faire arrêter le carrosse où l'on est jusqu'à ce que le sien soit passé.

LXIII

Maint trait d'œil glissant en fusée
De bas en haut est décoché,
Afin de couvrir un péché
Dont l'humeur noire est accusée ;
Mais en vain par cette action
À l'orde réputation
Veut-on apporter des remèdes,
Les sens par les sens sont trahis,
Et l'on sait que les Ganymèdes
Supplantent ici les Laïs.

LXIV

La preuve n'en est que trop claire,
On a beau le dissimuler,
L'effet ne cesse d'en parler
Lorsque la bouche le veut taire ;
Même je puis dire à ce coup
Qu'on ne s'en cache pas beaucoup
Du voisin ni de la voisine ;
Tout y vise au sale guichet,
Témoin la Chaise Borghézine³¹,
Qui prend les culs au trébuchet.

³¹ *La chaise Borghézine*. – Dans la vigne Borghèse, qu'on trouve à la sortie de la porte Pinciane, il y a une espèce de fauteuil dans lequel on ne peut s'asseoir qu'aussitôt il ne sorte de chaque côté deux crampons de fer qui vous saisissent les deux cuisses et qui vous empêchent de vous relever.

LXV

Que ces soutanes de Castille,
Dans qui s'engoncent ces magots
Plus mal bâtis que des fagots,
Bouffent d'une audace gentille !
Qu'il fait bon voir ces Capelans³²
Trancher à pied des Fiolans
Sous une gueuserie énorme,
Et qu'on dit bien à leur façon
Que de Lazarille de Torme³³
Ils ont autrefois pris leçon.

LXVI

Retournons à l'hôtellerie,
Ou dans l'enfer, pour dire mieux,
Enfer dont un ours³⁴ grand et vieux
Est le Cerbère en sa furie ;
Il est temps de se retirer,
Il est plutôt temps de pleurer,
Puisque la nuit est revenue,
Je crains et la table et le lit,
Et dans une horreur continue
Ma volupté s'ensevelit.

³² *Capelans*. – *Cappelani*, chapelains, prêtres. Il y en a de fort misérables.

³³ *Lazarille de Torme*. – C'est le principal personnage d'un livre espagnol qui décrit la vie des gueux.

³⁴ *Dont un ours*. – Il faut que Saint-Amant fût logé *All'Orso*, qui est une hôtellerie assez connue, et qui a donné son nom à la rue qui va de celle des Conduits au pont Saint-Ange.

LXVII

Moi qui me plais sur toute chose
À briffer bien et promptement,
Moi qui suis dans mon élément
Quand je chiffle ou quand je repose,
Faut-il me voir ici réduit
À n'avoir rien, ni cru ni cuit,
Que la menestre³⁵ et la salade,
Et, qui pis est, que du vin noir
Ou du vin jaune, doux et fade,
Qui fait rechigner l'entonnoir ?

LXVIII

Faut-il après que, pour litière,
À boyau vide et piteux train,
Je m'en aille ronger mon frein
Dans un vrai grabat de l'hostière³⁶ ?
Les matelas en sont pourris ;
Maints grisons secs et mal nourris
M'y font la guerre à toute outrance ;
J'en gronde comme un vieux limier ;
Bref, je gête, en melon de France,
Sur une couche de fumier.

³⁵ *Menestre*. – C'est un certain ragout fait avec du brouet et une espèce de *pasta* qu'on nomme *vermicelli* ou *maccaroni*.

³⁶ *Grabat de l'hostière*. – *Letto d'hosteria*, c'est-à-dire un fort méchant lit.

LXIX

Quels tyrans de leurs propres aises,
Quels assez rudes champions,
Y soutiendraient les scorpions,
Les fiers cousins et les punaises ?
Qui pourrait s'y parer des maux
Causés par certains animaux³⁷
Qui font vraiment mourir de rire ?
Je meurs de peur en y pensant ;
Mais je ressuscite pour dire
Que l'on en guérit en dansant.

LXX

À tel chanfreneau telle emplâtre :
Sitôt que vous êtes mordu,
Et qu'on voit qu'à groin pourfendu
Vous riez en verrat qu'on châtre,
On fait danser avecques vous
Des gens qui trépignent en fous
Pour chasser ce tourment risible ;
Si qu'à voir et remède et mal,
On dirait d'un sabbat visible
Où le diable donne le bal.

³⁷ *Certains animaux.* – C'est-à-dire les tarentules.

LXXI

Portière à bas, voici la grange
Où le bon destin m'a hutté ;
Bonsoir, patron, bonne santé !
C'est-à-dire : Un cancre vous mange !
Laquais ! le souper est-il prêt ?
Apporte vite, tel qu'il est,
Soit caviar, boutargue³⁸ ou sardine ;
Courage, enfants ! nous voilà bien !
Donnons dessus à la sourdine :
Grand appétit n'épargne rien.

LXXII

Ouais, l'hôte se met en dépense !
Une fritate d'œufs couvés,
Et d'huile puante abreuvés,
Se vient offrir à notre panse :
Un morceau de serpent rôti,
De menthe et d'hysope assorti,
L'accompagne avec une rave ;
Et barrette³⁹ sur le genouil,
Battiste, d'un pas lent et grave,
Fait marcher trois brins de fenouil.

³⁸ *Caviar, boutargue.* – *Caviale, bottarga.* Ce sont des œufs de poisson secs et salés.

³⁹ *Barrette.* – *Baretta, bonnet.*

LXXIII

Quels jolis racleurs de guitère⁴⁰
Entends-je passer là-dehors ?
Sans mentir, voilà des accords
À mener la musique en terre ;
Aux lamentables hurlements,
Aux syncopes, aux roulements,
Dont leur gorge est si bien munie,
Sauf l'honneur de G-ré-sol-ut,
Je me figure l'harmonie
D'un concert de matous en rut.

LXXIV

Allons faire une promenade,
Thirsis⁴¹, des cieux le favori,
Et laissons ce charivari,
Qui contrefait la sérénade ;
Nous verrons des plus haut huppés,
Travestis et mal équipés,
En tapinois gagner la poste⁴² ;
Et rirons d'ouïr en voix d'ours,
Les rimeurs prompts à la riposte,
Improviser aux carrefours.

⁴⁰ *Racleurs de guitère.* – Tout l'été, les Italiens ne font d'autre métier, après souper, que de courir les rues avec leurs guitares, dont ils jouent en chantant ; et quelquefois vous les voyez s'attaquer les uns les autres par de méchants impromptus. C'est ce que Saint-Amant nomme *improviser*.

⁴¹ *Thirsis, Nicandre.* – J'ai bien su autrefois qui étaient ce Thirsis et ce Nicandre ; mais je ne m'en souviens plus. Il fallait que ce fussent deux de ses amis, avec qui il avait fait le voyage, ou qu'il avait trouvés à Rome. Il y a parmi ses œuvres une épigramme pour le cher Thirsis éborgné. C'est peut-être le même.

⁴² *La poste.* – La *posta*, le rendez-vous.

LXXV

Quant à des Lesbins⁴³ misérables,
Nous n'en découvrirons que trop ;
Ces marauds vont le grand galop
À l'hôpital des Incurables⁴⁴ ;
C'est du gibier à ladres verts,
On les voit marcher entr'ouverts,
Sans qu'en rien leur jeu se pallie ;
Ô crève-cœur, ô marrisson !
Priape greffe en Italie
Moins en fente qu'en écusson.

LXXVI

Nous rencontrerons quelque garce
En équipage masculin,
Qui, suivant quelque prestolin,
Nous donnera sujet de farce ;
Ils seront possible attrapés,
Faisant les chevaux échappés,
Par les sbires de la patrouille ;
Et la jument et l'étalon
Verront si c'est à la citrouille
À vouloir faire le melon.

⁴³ *Lesbins*. — Ce sont les mêmes que ceux qu'il a déjà nommés *Ganymèdes*.

⁴⁴ *L'hôpital des Incurables*. — Saint-Jacques-des-Incurables est un hôpital de la rue du Cours, où l'on voit souvent de ces Lesbins qui se font traiter d'un mal infame.

LXXVII

Nous ferons un tour chez la Grecque⁴⁵,
Qui nous dira quelqu'un des siens ;
À son hôtel vont les Ruffiens,
Comme les Turcs vont à la Mecque.
Nous passerons de mieux en mieux
Chez la Dorothée aux beaux yeux,
Qui fut revendeuse de tripes,
Et saurons, en jaugeant le muid,
S'il est vrai que dessous ses nippes
Elle en vende encor aujourd'hui.

LXXVIII

De là, nous nous en irons boire
(Ayant pris Nicandre en chemin)
L'aigre de cèdre et le jasmin,
Où la fraîcheur est en sa gloire.
Ha ! que dira le roi des pots
Quand il entendra ces propos ?
Et moi, de même, que dirai-je ?
Ma raison a bien un bandeau
De suivre des plaisirs de neige
Et d'aimer un breuvage d'eau.

⁴⁵ *La Grecque, la Dorothée.* – C'étaient deux courtisanes célèbres de ce temps-là.

LXXIX

Qu'y ferait-on ? c'est la coutume,
On est forcé de vivre ainsi ;
Le plus saint se corrompt ici,
Et tout s'y change en apostume.
Mais sortons, sans tant deviser ;
Si je voulais moraliser,
Je n'aurais pas besogne faite ;
Jamais l'objet ne manquerait,
Et dans une si longue traite
Pégase enfin se laisserait.

LXXX

Toutefois, puisqu'il a des ailes,
Il peut bien aller plus avant,
Et, de ses plumes écrivant,
J'en puis bien conter de plus belles.
Mettons-en donc une à la main.
Adieu, Thirsis, jusqu'à demain,
Il faut obéir au caprice ;
Il faut qu'à ce démon follet
Clion, faite en grosse nourrice,
Donne de l'encre en lieu de lait.

LXXXI

Ces gens-ci n'ont point l'humeur franche :
À tout gain leur arc est bandé ;
Souvent, pour m'avoir regardé,
J'ai vu me demander la manche⁴⁶.
L'honneur, qui fait le quant-à-moi,
Ni la bonne femme de foi,
N'ont point de siège en leurs boutiques,
Et leurs sordides actions
Les font nommer des moins critiques
La chiasse des nations.

LXXXII

Encore ne serait-ce guères
Si cet avide soin d'argent,
Qui riche est toujours indigent,
N'obsédait que les cœurs vulgaires ;
Mais chez les plus grands il fait voir
De tels effets de son pouvoir
Que les Juifs mêmes en ont honte ;
Et là-dessus ma liberté
Veut versifier un bon conte
Qu'autrefois on m'a débité.

⁴⁶ *La manche*. – *La mancia*. C'est ce qu'on donne par courtoisie à un valet ou à une servante d'hôtellerie, à un portier qui vous a ouvert quelque jardin, ou à quelque autre officier de cette sorte qui vous a rendu quelque petit service.

LXXXIII

Lubin, venant ici de Bresse,
Fut prié par frère Zénon
D'en apporter grâce en son nom,
Pour avoir sanglé son ânesse.
Lubin l'obtient, et, de retour :
Eh bien ! dit l'autre, en mon amour
As-tu fait quelque tripotage ?
Oui, dit Lubin, et, sans gloser,
Pour peu de jules⁴⁷ davantage
On t'eût permis de l'épouser.

LXXXIV

D'impertinentes simagrées
Ils fardent la dévotion ;
Par leur gauche inclination
Les bonnes mœurs sont dénigrées ;
Pourvu qu'un autel soit orné
De maint ex-voto griffonné,
Un saint leur en doit bien de reste ;
Et cependant à ces tableaux
La piété la plus modeste
Rit sous cape et dit mots nouveaux.

⁴⁷ Jules. – Un *jule* est une petite monnaie d'argent qui vaut 7 sols ou environ.

LXXXV

Ils donnent tout aux apparences,
Et l'amitié qui règne entre eux
N'est qu'un fantôme vain et creux
Que l'on repaît de révérences ;
Leur courtoisie à l'étranger
Ne gît qu'en l'éclat mensonger
De quelque grimace bouffonne ;
Et leurs discours, faits au compas,
Montrent qu'en la place Navone⁴⁸
Tous les charlatans ne sont pas.

LXXXVI

L'assassin de glaive ou de balle
Ici se loue à peu de frais ;
Le boucon, traître en ses apprêts,
S'y vend comme herbe en pleine halle ;
Le jaque-de-maille fringant
Avec la secrète et le gant
Y sont haut étalés sans crime ;
Le masque de fer s'y produit,
Et l'on n'y pratique l'escrime
Que pour quelque bon coup de nuit.

⁴⁸ *La place Navone*. – C'est une place fort belle et fort marchande, au cœur de la ville. Les charlatans y étalent ordinairement leurs boutiques, et y font leurs tours de passe-passe.

LXXXVII

Toutefois, hors de leurs querelles,
Qui durent à l'éternité,
L'on y peut vivre en sûreté
Et voir putains et maquerelles :
Car l'entretien chaste et bénin
Du gentil sexe féminin
Ne s'y permet en nulle sorte ;
Et les hommes sots et jaloux,
Sous l'avertin qui les transporte,
Y sont autant de loups-garous.

LXXXVIII

D'un brayer que Martel-en-tête
De ses propres mains a forgé
Les femmes ont le bas chargé,
De peur qu'il ne fasse la bête ;
Au moins on sait qu'en la plupart
Leurs maris usent de cet art,
Tant l'âpre soupçon les dévore ;
Mais ce fer, à deux fins servant,
Les fait voir plus jaloux encore
Du derrière que du devant.

LXXXIX

En cette contrainte inhumaine
Du pénal et du croupion,
Un pauvre chétif morpion
Ne saurait respirer qu'à peine.
Toutes les raisons furetant,
Je ne m'étonne pas pourtant,
Dônes aux démarches si graves,
Qu'en ces lieux, qui sont vos enfers,
Puisqu'on vous y tient comme esclaves,
On vous fasse porter des fers.

XC

Mais jusques aux dernières bornes
Je m'ébahis lorsque je vois
Ces signors qui vous font la loi
Avoir tant de crainte des cornes ;
Votre gros visage plâtré,
Votre corps si mal accoutré,
Votre esprit sot et misérable,
Bref, en trois mots, et sans mentir,
Votre laideur incomparable,
Les en devrait bien garantir.

XCI

Et d'ailleurs, pour ce qui regarde
Votre ardente lasciveté,
La peur du morceau redouté⁴⁹
Leur est une assez sûre garde ;
Ce n'est pas qu'en dépit de tout
Vous ne veniez parfois à bout
De vos secrètes entreprises,
Et que vous ne montriez fort bien
Qu'à femelles d'amour éprises
Les anicroches ne sont rien.

XCII

Changeons de note et de langage,
C'est être sur vous trop longtemps :
L'heure veut qu'au havre où je tends
J'aïlle finir mon navigage ;
Mais, avant que d'entrer au port,
Où je me vois rire du bord
La palme de la moquerie,
Je chanterai qu'en cette cour
La maudite chicanerie
Fait son plus éminent séjour.

⁴⁹ *La peur du morceau redouté.* – La crainte du « boucon » [i.e. du poison, de l'infection].

XCIII

Je dirai que, hors de la banque
Et d'autres moyens d'en avoir
Qu'on cherche ici quelque savoir,
On rencontrera toujours blanche ;
Je gronderai qu'en ce pourpris,
Par l'ignorance et le mépris
La doctrine est si ravalée
Que ces deux miracles divers,
Et Campanelle et Galilée⁵⁰,
N'y sont lorgnés que de travers.

XCIV

Dans une plaisante maxime
Que nul auteur ne nous apprend,
Pour éviter un mal plus grand,
Le bordel s'y croit légitime :
On l'y souffre en tous les quartiers,
Il a rang parmi les métiers
De qui l'utilité s'approuve,
Et, pour les communs braguemars,
Le vrai champ de Vénus se trouve
Où fut jadis le champ de Mars.

⁵⁰ *Campanelle et Galilée*. – Leurs livres sont défendus à Rome.

XCV

Peuple, l'excrément de la terre,
Romains qu'aujourd'hui nous voyons
Si vicieux et si coyons,
Vous diffamez ce lieu de guerre ;
Aussi le prince des combats,
Trouvant chez vous son sceptre à bas,
L'emporta-t-il en nos armées,
Où dans les tragiques emplois
Nos lames, de gloire animées,
Ont fait mille fameux exploits.

XCVI

Les Goitres et les Écrouelles⁵¹,
Après que des Anglais coués⁵²
Nos corbeaux furent engoués,
Ont été mises par rouelles.
Ces buffles d'ivrognes du Nord
Ont connu que sous notre sort
Il faut que l'Europe se règle ;
La France est sans rébellion,
Et ses Coqs, ayant bourré l'Aigle,
Redoublent la fièvre au Lion⁵³.

⁵¹ *Les Goitres*. – C'est un mal fort commun dans les Alpes. Il entend par là les Savoyards. *Les Écrouelles*. – C'est le mal ordinaire des Espagnols.

⁵² *Des Anglais coués*. – La plupart des Anglais ont le bout de l'os sacrum, qu'on nomme coccyx, qui leur avance, ce qui fait une espèce de queue [*sic*]. Il est aisé de juger d'ici que cette pièce a été faite peu de temps après la prise de La Rochelle et le secours de Cazal. Saint-Amant la fit à Rome ; et j'ai ouï dire qu'après l'avoir faite, il la montra au cardinal Bentivoglio, avec qui il vivait assez familièrement.

⁵³ *Redoublent la fièvre au lion*. – Quelques naturalistes disent que les lions ont toujours la fièvre. C'est ce qui fait que Saint-Amant dit que la fièvre redouble

au lion d'Espagne, par la crainte qu'il a des coqs français, *Galli*. Et ce qui rend l'allusion encore plus riche, c'est que les lions, à ce qu'on dit, ont naturellement peur du chant des coqs. – L'aigle, c'est l'empire, comme chacun sait.

XCVII

Les triquebilles d'Austrasie⁵⁴,
Dont les trois faisaient le boisseau,
Se mettraient toutes dans un seau,
En l'effroi dont elle est saisie.
Bref, notre tonnerre enflammé
D'un seul éclair a consumé
Le tiers de l'orgueil de Byzance ;
Et l'ardeur qu'en tant de beaux faits
A témoigné notre vaillance
Glace de crainte Alger et Fez.

XCVIII

D'entonner toutes nos victoires
Ce serait un trop haut projet ;
Elles fourniront de sujet
À de plus sages écritaires.
De jaser davantage aussi
Sur toutes ces fadaises-ci
Ma langue en serait éreintée ;
Que si quelque esprit curieux
Veut voir cette matière ornée
D'un vêtement plus sérieux,

⁵⁴ *Les triquebilles d'Austrasie*. – [Suivant le Dictionnaire de la langue française du seizième siècle (Edmond HUGUET), le mot *triquebilles* peut désigner les « parties sexuelles de l'homme »] L'Austrasie, c'est la Lorraine. Un duc de Lorraine avait fait mettre dans ses drapeaux ces trois lettres : C. D. L., qui signifiaient *Carolus Duc Lotharingiæ*. Mais les soldats de ce prince, sur certain bruit qui courait de lui, les expliquaient autrement, mettant de Lorraine au lieu de dux Lotharingiæ, et, au lieu de Carolus, un synonyme de *triquebilles* que tu devineras aisément. Dont les trois faisaient le boisseau. Comme il n'y avait que trois lettres sur les drapeaux du duc, ses soldats disaient qu'il ne fallait aussi que trois de ce que ces lettres signifiaient selon eux pour remplir un boisseau.

XCIX

Je le renvoie aux doctes veilles
Du Toscan et de l'Angevin⁵⁵ :
Leur enthousiasme divin
A là-dessus prôné merveilles ;
Et, bien que de deux grands sonnets
L'amant de Laure⁵⁶ aux vers si nets
Ait été châtré dans son livre,
De rien cela ne peut guérir :
C'est doublement les faire vivre
Que de les faire ainsi mourir.

C

En marbre, en airain on les grave
Quand on les efface en papier,
Et jusqu'au merle d'un fripier
Il les siffle alors, et s'en brave.
Qu'on me défende, on me lira ;
Par cœur un chacun me saura
Si le conclave me censure.
Le jeûne est un jour de banquet,
La chasteté fait la luxure
Et le silence le caquet.

⁵⁵ *Du Toscan et de l'Angevin*. – De Pétrarque et Du Bellay, qui ont tous deux écrit contre Rome.

⁵⁶ *L'amant de Laure*. – C'est encore le même que le Toscan. Saint-Amant ne parle que de deux sonnets retranchés ; cependant il y en a trois de marqués dans les éditions ordinaires de Pétrarque.

CI

Pour achever ce galant homme,
Je dis que je fais plus d'état
Des vignes de notre Cioutat⁵⁷
Que de toutes celles de Rome⁵⁸ ;
Et d'ailleurs je ne pense point
Qu'elle s'échauffe en son pourpoint
Sur ce titre de *ridicule*,
Puisqu'on voit encore en ce lieu
Qu'au pair d'un Mars ou d'un Hercule
Elle en fit autrefois un dieu⁵⁹.

FIN

⁵⁷ *Des vignes de notre Cioutat.* – La Cioutat [i.e. La Ciotat] est une ville de Provence dont les vins sont fort célèbres.

⁵⁸ *Que de toutes celles de Rome.* – On appelle *vignes*, à Rome, les maisons de plaisance des cardinaux et des autres personnes considérables, comme la Vigne Medicis, la Vigne Borgheze, la Vigne Ludovise, la Vigne Montalte, etc. Je crois que *vigna* se dit par corruption pour *villa*.

⁵⁹ *Elle en fit autrefois un Dieu.* – Il y a eu autrefois, proche de Rome, du côté de la porte *Capene*, qu'on nomme à présent porte de Saint-Sébastien, un petit temple dédié *Deo Ridiculo*.

« Voilà mon petit commentaire achevé. Je ne l'ai pas fait plus grand, parce que je n'ai voulu y mettre que ce que j'ai jugé nécessaire, et je l'ai fait sans façon, parce que je l'envoie à un Ami avec qui j'ai coutume d'en user ainsi. Je n'ai travaillé que pour toi, mon cher ; et je n'ai songé qu'à t'éclaircir les endroits de cet ingénieux caprice qui auraient pu te paraître obscurs. J'ai peur d'avoir passé un peu trop légèrement sur quelques-uns ; mais, s'il faut y retoucher, tu me trouveras prêt à te faire voir au moindre signe que tu peux toujours disposer de moi et de mon loisir. Adieu. »

La
Gab
Kal
othèque